

Traumatopie : Traumatisme territorial dans les littératures francophones

Introduction

Hassan Moustir

Université Mohammed V de Rabat, Maroc

Ce numéro de *Recherches Francophones* s'inscrit dans le prolongement du colloque international de l'AIELCEF, « Traumatopie : traumatisme territorial dans les littératures francophones », organisé le 29 mai 2023 à l'Université York, dans le cadre du Congrès annuel de la Fédération canadienne des sciences humaines. Le thème du Congrès 2023 était *Confronter le passé, réimaginer l'avenir*. La question du trauma posée dans une perspective territoriale, et à l'échelle du texte francophone, rejoint ce thème par la double implication mémorielle et prospective que constitue aujourd'hui le cadre conceptuel général de l'écocritique. Dans une logique psychologique, l'approche du traumatisme en littérature concerne plus particulièrement, et à l'évidence, le personnage davantage que tout autre aspect fictionnel. Or, cette vision anthropocentrée maintient en dehors du champ de considération d'autres sphères du vivant comme du non-vivant. On pourrait imputer cette réduction à la critique du roman qui établit traditionnellement une hiérarchie entre ses composantes textuelles : temps, espace, personnages, principalement. Ceci a pour effet d'occulter le fait que le lieu puisse être l'intrigue même du roman, dans le sens d'une dimension existentielle dans laquelle se joue et se contracte le destin des individus et des groupes.

Force est de constater qu'à l'échelle de la littérature francophone, en particulier, certaines composantes narratives ont condensé une symptomatologie dudit traumatisme en premier chef desquelles se tiennent la langue et l'histoire,

à travers notamment le narratif de l'esclavage, de la spoliation impériale, de la domination coloniale et de la sujétion néo-libérale. Cela explique que cette littérature ait d'abord été lue et analysée comme incarnation de ces diverses violences touchant l'homme, son imaginaire et sa langue, davantage que son lieu de vie qui en revêt dès lors une valeur accessoire. Or, comme le notent François Guiyab et Pierre Halen, à la suite de Mudimbe,

la langue du colonisateur est l'aspect le plus visible, peut-être, de ce *medium* global, mais à se disputer à propos de celle-ci, on ne voit pas ce que voit bien Mudimbe : quelle que soit la langue adoptée, le plan des villes, par exemple, impose une mémoire sans doute plus déterminante encore, à partir de laquelle on doit « reprendre » (2013 : 11–12).

Nous partons ainsi de l'hypothèse selon laquelle l'espace narratif pourrait constituer l'une de ces composantes du texte littéraire où se dénotent de manière tangible les logiques équivalentes aux traumatismes psychiques, c'est-à-dire, et par extension, de « trouble », d'« aliénation », de « dépersonnalisation », etc.

À l'échelle de la littérature francophone qui nous intéresse ici, la ville coloniale, en tant que corps physique, porte en effet autant de stigmates de l'incursion de l'autre que l'homme dominé dans son être et sa culture. « Reprendre » la lecture du roman francophone à partir de la question territoriale invite à voir dans l'espace narratif, c'est-à-dire le cadre dans lequel se déroule l'intrigue, le lieu même où s'incarnent et se prolongent diverses formes de traumatisme, phénomène que nous proposons de qualifier de « traumatopie ». Ce concept que nous avançons pour les besoins de l'analyse condense les représentations du traumatisme dans le sens historique telles qu'elles ont été étudiées par des auteurs comme Cathy Caruth (*Unclaimed Experience : Trauma, Narrative, and History*, 1996), Andrea Huyssen (*Present Pasts*, 2003), Michael Rothberg (*Multidirectional Memory*, 2009), ou dans le sens territorial comme

chez Elisabeth M. Deloughrey et George B. Handley (*Postcolonial Ecologies : Literatures of the Environment*, 2011), ou encore Malcom Ferdinand (*Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, 2019). Cette intrication de la territorialité et de l'ontologie informe en particulier le roman francophone en ce sens que ce dernier est porteur d'une composante mémorielle traumatique, où l'histoire des hommes et celle des lieux sont intimement liées. Sans établir un quelconque déterminisme entre les deux aspects, il s'agit d'émettre l'hypothèse que le traumatisme du lieu est coextensif à l'existence de l'homme, à sa mémoire et à sa condition d'être.

L'approche de la traumatopie dans le roman francophone devrait être par ailleurs située sur un plan critique et épistémologie. À ce titre, ce n'est pas vers une écologie politique (André Gorz, 2008 ; Bruno Latour, 2017) qu'il faut se tourner pour dresser ce procès de l'altération ou de la défiguration du lieu à son point de jonction avec l'existence humaine, ni vers une écocritique stricte, coupée de l'histoire, même dans sa critique du capitalisme et du consumérisme. C'est plutôt vers les études décoloniales (Walter D. Mignolo, 2000) et leur critique de la modernité dont l'un des projets majeurs, comme l'étayait un récent numéro de la revue *Littérature* (« Zones à dire : pour une écopoétique décoloniale », 2021/1 n°201), est de réinvestir le lieu de sa fonction discursive, de sa charge affective et existentielle – et pas que naturelle – ainsi que de son horizon poétique oblitéré par l'ingérence épistémique ou la logique coloniale du progrès.

Comme pour faire pièce au mythe du territoire sauvage « wilderness », de son esthétique de l'hyperbole et partant de sa compromission dans l'aventure coloniale, le territoire du roman francophone se charge d'une « existentialité » accrue, forçant le regard et engageant les sens dans le procès du sensible et son conditionnement du devenir à la fois local et terrien. Devenir qui concerne de

près des existences exiguës, fragilisées, dominées et dépossédées, notamment dans les communautés colonisées, racisées et autochtones. La dimension symptomatique du territoire dans le roman francophone est dès lors une condensation du trauma spatial (au sens strict), politique, culturel et historique, et ce dès son émergence. Le trauma territorial s'étend par ailleurs aux modes d'exister, de sentir, de devenir, aussi bien des individus que des collectivités.

Aussi, invitons-nous les contributeurs à une relecture du corpus francophone dans l'optique d'une territorialité majoritairement souffrante, chaotique, violente, délirante et coextensive aux hommes, filtrée en cela dans le roman par des esthétiques qui en cristallisent le sens et qui tranchent avec le romantisme de l'ailleurs enchanteur. L'argument initial retraçait dans ce sens des faits littéraires qui relèvent de ladite traumatopie dont nous reprenons des éléments signifiants et opportuns pour la lecture du numéro.

On se souvient à cet effet que *Batouala* (1921) de René Maran, ouvrage qui a aujourd'hui un siècle, fut un appel à « se lever » et à se battre, là (bats-toi là) ! Dépeindre le territoire et le vécu des hommes est devenu dès lors signe d'engagement littéraire, en empruntant la voie du réalisme. Esthétique qui sera largement relayée dans les écritures des colonies. Mais en même temps qu'une appropriation de l'écriture, ce fut une localisation de celle-ci ; geste qui sera éminemment mis en vedette dans *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) de Césaire où, cette fois-ci, les Antilles constitueront le terrain expérimental d'une écriture affiliée au surréalisme mais qui offre initialement au poète une réserve d'images en phase avec son territoire, alimentant son langage d'éveilleur des consciences et des opprimés. L'histoire des Antilles et celle de ses traumas se lisent dans leur « soleil vénérien » (7), leur « fragile épaisseur de terre » (8) et leurs « marais de la faim » (11). Par transfert et hypallage, « le cri » (9) attendu

des hommes sera d'abord celui de la terre qui se déchire en mille métaphores foudroyantes.

Plus proche de nous, le roman francophone contemporain ne semble pas déroger à cette loi. Madagascar dans *Za* de Raharimanana (2008), Haïti dans *L'Énigme du retour* de Laferrière (2009), ou encore l'Algérie dans *La Disparition de la langue française* de Djébar (2003), articulent l'écriture sur le territoire dans des esthétiques appropriées qui répondent à l'impératif du lieu. Dans ces terrains abandonnés, ces lieux désaffectés, ces villes-décharges, ces ruines toujours fonctionnelles, le territoire paraît davantage comme symptôme, somatisant presque d'autres troubles individuels et collectifs, de divers ordres. Ainsi, comme corps souffrant, déchiré, rapiécé, ravaudé, éventré, le territoire porteur des traumatismes de l'histoire a souvent dans le roman francophone le statut d'une contre-narration objective, à rebrousse-poil des idéologies et des discours volontaristes, philanthropiques ou folklorisants, apportant un déni aux affirmations hégémoniques, utopiques ou salutaires.

Les études réunies dans ce numéro de *Recherches Francophones* s'inscrivent dans l'esprit de cet argument. Elles se focalisent de ce fait sur la charge discursive que constitue en soi l'écriture de la territorialité en interrogeant ces écritures du territoire traumatisé, d'un point de vue esthétique, poétique, générique et discursif. Ce dossier comporte cinq études dont le propos se résume, et dans leur ordre de lecture, de la manière suivante.

Dans une optique écocritique et postcoloniale, **Pooja Booluck-Miller** étudie dans *Les Esclaves oubliés de Tromelin*, roman graphique de Sylvain Savoia, la blessure mémorielle et matérielle portée par la communauté du territoire ultramarin français de l'océan Indien. Inspiré du livre-document *Les Naufragés de l'île Tromelin* d'Irène Frain, le roman de Savoia s'appuie

également sur les traces archéologiques (abris, puis, sépultures) pour ancrer la mémoire visuelle d'un traumatisme à caractère colonial. Par analogie avec les « traumascapes » de Maria Tumarkin, ou la « subalterne écologique » de Gayatri Spivak, Booluck-Miller analyse la manière dont mémoire coloniale, souffrance humaine et désolation environnementale peuvent former un stigmate qui marque corps et territoire de vie.

Morgan Faulkner aborde dans le recueil dramatique *Red in blue trilogie* de Léonora Miano les deux épisodes traumatiques que furent l'esclavage transatlantique et la traite négrière comme facteurs de « reliance » mémorielle de deux territoires ontologiques, à savoir l'Afrique et l'Amérique. Selon Faulkner, Miano retrace dans son œuvre les effets délétères de la déportation et de l'esclavagisme sur les territoires des plantations comme sur les vastes étendues africaines subsahariennes. Ces deux traumatismes ayant été à l'origine de ruptures narratives et imaginatives, Miano y perçoit la possibilité de devenir des vecteurs de reconstitution d'unité par le travail de mémoire. Ceci est d'autant plus essentiel que la traite et l'esclavage sont peu présents selon Faulkner dans les littératures francophones africaines, à la différence du corpus caribéen. L'œuvre de Miano, fondée sur un travail d'historiographie, vise dans ce sens un « renouement » des mémoires interrompues.

Dans son étude consacrée à des recueils de la poétesse tahitienne Flora Devatine, **Mohamed Aït-Aarab** voit en celle-ci la première héritière d'une prise de conscience initiée par Henri Hiro, appelant à une rupture avec la réification du sujet polynésien orchestrée par un large corpus occidental. Devatine, selon Aït-Aarab, se saisit de l'écriture pour restituer une mémoire orale tahitienne, intimement liée à son territoire ; la démarche poétique apparaissant de ce fait telle une œuvre de remembrement, (qu'Aït-Aarab appelle « reliance ») du

traumatisme engendré par une altérité dévoyée. Ce remembrement a aussi pour allégorie dans l'œuvre de Devatine le principe du *tifaifai*, c'est-à-dire d'entrelacement, d'assemblage et de patchwork. De ce fait, l'écriture constitue une réponse à une mémoire où être et territoire sont marqués par l'incursion du regard qui en perturbe l'économie et que la poésie tente de transcender.

Alexandra Roch retient dans *Les Mornes descendants* de Zakhyé (de son vrai nom Xavier Dufrenot) l'entreprise de réappropriation culturelle en Martinique grâce au mouvement du rastafarisme. Cette philosophie a pour importance de renouer les liens compromis entre l'être martiniquais en *blès*, son histoire et son territoire. Démarche somme toute décoloniale vis-à-vis des processus aliénants d'esclavagisme et de colonisation qui comportent aussi bien une part psychique (la *blès*, « maladie traumatique créole » sans équivalence dans la symptomatologie occidentale) qu'une composante mémorielle et historique. Roch ne manque pas de souligner par ailleurs, dans le roman de Zakhyé, le caractère extensible du trauma à la Martinique comme lieu blessé et aliéné. Le morne matérialise cette aliénation en tant qu'« espace de pauvreté, de misère et un lieu de survie ». Or, ce même territoire sera réinvesti positivement et collectivement grâce à la posture décoloniale que favorise le rastafarisme.

La dernière étude, proposée par **Liza Bolen**, est consacrée à Dany Laferrière. Elle explore dans trois récits de l'auteur, issus de son volume anthologique paru en 2024 et intitulé *Autobiographie américaine*, l'importance du souvenir sonore (« soundscape ») dans la reconstitution subtile des violences et traumatismes du pays natal (Haïti) en tant que territoire de l'imaginaire « préexilique ». Lieu « mythique » sur le plan narratif, Haïti se déploie en tant que territoire affectif et subjectif à travers des signes qui en font un univers sensoriel que les traumatismes de l'histoire et de la politique ne parviennent pas

à désolidariser de l'affect. La mémoire sensorielle transcende dans ce sens l'exil comme traumatisme consécutif à la répression et à l'anomie politiques. L'élément sonore, comme dans *L'Odeur du café*, surgit avec insistance pour préserver un temps perdu, un territoire souillé et une ambiance affective quasi obsessionnelle. Bolen attribue à ces éléments sensoriels une fonction de « réconciliation » territoriale.

En élargissant donc la définition du traumatisme et sa connotation psychique initiale pour subsumer celle du lieu de vie (traumatopie), ce numéro de *Recherches Francophones* propose d'élargir la perspective à des dimensions historiques, culturelles, politiques, ontologiques qui concernent des individus et des groupes ainsi que l'incidence de ces dimensions sur des configurations territoriales et spatiales problématiques, elles-mêmes issues d'ordres politiques révolus (la colonisation) ou de leurs relais (indépendances ratées, dictatures, crises actuelles de l'intelligence collective, du sujet francophone, de ses relations de genre, etc.). Ces phénomènes figurent en définitive une traumatopie où corps et territoire se trouvent noués.

Bibliographie

- Caruth, Cathy, *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.
- Césaire, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, dans *Revue Volontés*, Paris, août 1939.
- DeLoughrey Elizabeth, Handley George B. (eds.), *Postcolonial Ecologies: Literatures of the Environment*, Oxford, Oxford University Press, 2011.
- Djebar, Assia, *La Disparition de la langue française*, Paris, Éd. Albin Michel, 2003.
- Ferdinand Malcom, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Éd. Seuil, 2019.
- Gorz, André, *Écologica*, Paris, Galilée, 2008.
- Guiyoba François, Halen Pierre, « Missions chrétiennes, champs locaux et autonomie d'appropriation : quelques propositions de cadrage », *Études littéraires africaines*, n°35, 2013, pp. 7–20. [En ligne] <https://doi.org/10.7202/1021706ar>, [consulté le 2 juin 2025].
- Huyssen, Andrea, *Present Pasts*, Stanford, Stanford University Press, 2003.
- Laferrière, Dany, *L'Énigme du retour*, Montréal, Éd. Boréal, 2009.
- Latour, Bruno, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, Éd. La Découverte, 2017.
- Littérature*, vol. 1, n°201, *Zones à dire : pour une écopoétique décoloniale*, 2021.
- Maran, René, *Batouala*, Paris, Éd. Albin Michel, 1921.
- Mignolo, Walter, *Local Histories, Global Designs: Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking*, Princeton, Princeton University Press, 2000.
- Raharimanana, Jean-Luc, *Za*, Paris, Éd. Philippe Rey, 2008.
- Rothberg, Michael, *Multidirectional Memory: Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*, Stanford, Stanford University Press, 2009.